

LA MÉMOIRE EN CREUX

JÉRÉMY MONCHEAUX

Témoignages d'anciens ouvriers



La mémoire ouvrière est au cœur du travail d'illustration de Jérémy Moncheaux. Ainsi, par le dessin et la peinture de portraits, paysages et éléments architecturaux, il porte au regard ce que l'on tend ou ce que l'on cherche à oublier de cette mémoire collective.

À travers un appel à témoignage, l'artiste a rencontré aînés, anciens salariés, ouvriers, riverains d'usines. Ces rencontres ont joué un rôle nécessaire en apportant une dimension humaine et vivante à l'histoire industrielle du quartier.

Le travail de Jérémy Moncheaux ne se contente pas de consigner des faits historiques ; il s'agit d'un véritable travail de mémoire.

En retranscrivant ces témoignages, il redonne vie à une histoire qui tend à disparaître. Ce projet souligne l'importance de conserver et de célébrer les récits individuels pour mieux comprendre notre héritage collectif.

Afin de préserver l'authenticité et l'intégrité des propos des personnes concernées, les témoignages ont été retranscrits dans l'état





Marcelle Clerbout :

14 octobre 1944, née rue Caumartin et je n'ai jamais bougé de Wazemmes.

Le marché de Wazemmes il a changé à 100%, Le marché allait jusqu'au temple, à la place du métro. Et le dimanche il y avait un joueur d'accordéon. On lui achetait des chansons pour jouer avec.

Y avait l'usine aussi chez Wauquier, mon grand-père y travaillait. Je ne l'ai pas connu il est mort en 24.

La brasserie Salembier rue Gantois, elle a gardé des chevaux jusque tant qu'il y en avait un qui soit en retraite jusqu'en 68, parce qu'il ne savait pas conduire.

Mon père, Edouard Lebrun était tulliste à L'usine Declercq, bd Bigot Danel. Je n'étais pas né je ne savais pas trop ce qu'il faisait. Du tulle, il y a plein de chose en tulle, les tutus, les compresses, la gaze pour les pansements... ça devait être ça. Ma mère Marie-Thérèse était couturière. Sur cette photo on les voit tous les deux. Ils se sont certainement rencontrés à l'usine Declercq. Après ils sont parti à Leblanc à Canteleu, ça payait mieux. Mon père est allé à la SNCF, comme sous-chef visiteur. Il vérifiait si les trains étaient bien réparés.

Maman est restée chez Leblanc jusqu'en 78, juste avant que l'usine ferme.



Daniel Decubber :

Mes parents restaient rue Racine, mon père livrait le charbon sur un camion plateau. Maman l'aidait à peser les sacs, à le mettre sur l'épaule. Parce que lui montait les sacs au 3ème ou 4ème étage.

Sur la place verte il y avait 2 cinémas. Quand mon père avait fait des pourboires avec le charbon, il nous emmenait au cinéma Le mondial. C'était le cinéma on va dire bourgeois, enfin bon c'est Wazemmes. Et l'autre cinéma c'était Le Palace, c'était beaucoup plus populaire. Quand on y allait, ma maman prenait des tartines, à l'entracte mon père allait à la buvette. Et nous on mangeait les tartines.

À l'âge de 12 ans on faisait les poubelles et on récupérait les cartons, les peaux de lapins, parce qu'à l'époque les gens tuaient les lapins dans la cour. Et la laine des vêtements usagés, on allait porter chez Maene le casseur, puis on avait une petite pièce et on allait au cinéma.

Mes parents tenaient le café diner rue de Valenciennes en face de la filature FFF et l'arrêt de bus des filles des mines qui venaient travailler à la filature. Et les équipes du soir, celles qui finissait à 21h. Le bus partait plus tard, parce que ma mère faisait des frites au café pour qu'elles mangent avant de partir.

A d'Halluin, la voie ferrée rentrée dans l'usine. Il stockait la ferraille, les fers IPN, UPN, taule électrozinguée, fer à béton. J'étais manœuvre, on coupait la ferraille. C'était un travail pénible, la ferraille c'est lourd. On faisait tout à la main et au palan. L'hiver il faisait très froid, les grands hangars n'étaient pas chauffés, on avait des gants et une canadienne. Il faisait aussi froid à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le plus dur c'était au déchargement des wagons, ils étaient à trois, des personnes âgées. D'ailleurs ça m'a frappé car ils étaient âgés et ils travaillaient encore à ce boulot très difficile.

Mon premier travail était à Chéreng dans un tissage. Ensuite à Fourleigner, une cartonnerie on faisait des pots de yaourts. Puis à l'entreprise de balance Donkel, à la Madeleine, après chez Jean Didier qui faisait des pièces d'ascenseur.

A l'époque on pouvait facilement trouver du travail. Je suis parti chez D'Halluin, un stockage de ferraille, j'y étais manœuvre. C'était un travail pénible, la ferraille c'est lourd.

Je suis parti à l'armée, j'ai retrouvé du travail chez les transports Chassereau-Calberson, à Lille. Après chez Malissar, toujours dans le transport à la Madeleine. J'ai fait une formation de tourneur à Roubaix, puis pas longtemps à Fives Cail. Ensuite Malbranque à Erllies, en tant que tourneur. Puis j'étais débauché dans une entreprise de ramonage, Cheminée du Nord à Lille. Je suis resté 15 ans comme chauffeur livreur chez Ricard à Vandeville, là où mon père travaillait. Après je suis parti au café Méo, à Moulins que j'ai quitté car il ne payait pas les heures supplémentaires. Après je suis allé à la TRU, la collecte des ordures ménagères où j'ai fini ma carrière.

Stéphane Decubber :

Mon père était tourneur chez Dujardin, quand je suis sorti de l'école à 16 et il m'a fait rentrer là comme apprenti. J'y ai travaillé 3 ans de 74 à 77, après je suis parti à l'armée et à mon retour ils m'ont licencié parce que ça commençait déjà avec le chômage.

On faisait des boîtes de vitesses pour les chars AMX, on travaillait pour l'armée. On faisait beaucoup de trucs. Le tournage, fraisage, c'était rue d'Arras en face de l'usine y avait le montage l'usine 2 et où il y a la caisse des allocations, c'était l'usine 3, les bureaux d'études.

Après tout est parti à Seclin, mais moi je n'y suis pas allé.

Moi j'étais perceur, des fois l'ajustage, on travaillait de 5h à 13h, ou 13h à 21h. L'ajustage, c'était toutes les pièces où il y a des bavures. Il fallait un petit coup de lime.

Y avait pas de fonderie à Dujardin, c'était des tours, des fraisages...

On avait une pièce brute, avec un plan à suivre exemple, faire 4 trous, tarauder ça... On avait un temps, une carte qui donnait le temps pour faire la pièce. Fallait pas le dépasser, si il donnait 20 min, fallait pas le dépasser pour faire la pièce.

On avait des séries, 200, 300 pièces. On devait calculer le temps sur les 8h, pour ne pas dépasser, car si on en faisait trop c'était perdu. Si on était en avance, on devait ralentir. Il fallait calculer son temps, pour produire ce qu'il faut, mais pas trop. On avait une note, c'était un pourcentage sur le mois qui était affiché. Ça dépendait si on avait fait le nombre de pièces en temps voulu. Quand la pièce était finie, on appelait le contrôleur qui vérifié la pièce.

On arrivait à 5h au matin, on pointait, on se mettait devant la machine en bleu. On attendait la sonnette, l'alarme pour se mettre en route, et la machine tournait pendant 8h. On mangeait une tartine ou deux et après on reprenait. On attendait 13h que cela sonne et on partait.

Et quand on partait il ne fallait pas pointer avant l'heure, sinon ils retiraient 15min. Si vous finissiez à 13h, fallait pointer après 13h.

Y avait un ingénieur Degant, à chaque fois il passait dans les allées et si on faisait rien, il nous engueulait, c'était une peau de vache.

Y avait une bonne ambiance dans la boîte, y avait beaucoup de gens du 62 qui venaient en bus.

On avait un chef par équipe, ça va y en avait qui étaient bien, d'autres qui étaient cons.

C'était la machine, on était 8h sur sa machine, au début j'ai galéré.

Quand on avait la machine en panne, il fallait chercher un bon bleu pour marquer le temps. Il fallait le porter au mécano, pour être couvert par le bon bleu comme quoi ma machine était en panne.

Pour les forets, les fraises, on avait un jeton que l'on portait au magasin. On donnait le jeton, pour avoir par exemple un foret de 10. Il prenait mon jeton, il indiquait dans sur le cahier des forets que j'avais pris un foret de 10. Et quand je rapportais mon foret, il me rendait mon jeton pour ne pas qu'il y ait de vols. On avait 10 jetons je crois.

C'était ça l'usine.

Mon père ne m'avait pas préparé à ça, il m'avait dit que j'allais ramasser des copeaux. Des fois quand je n'avais pas de boulot je ramassais des copeaux. Mais je n'étais pas préparé à ça.

Mon père était HQ, hautement qualifié.

Quand mon père il faisait de la fonte, il avait la gueule noire. Parce que c'était plein de poussière, il était tout noir.

Il allait toujours à pied au boulot, qu'il pleuvait ou quoi que ce soit, toujours à pied.

Il n'a pas connu Seclin, il est décédé avant.

Mais ils sont tous morts ceux de Dujardin. Une fois j'ai appelé à Seclin pour les papiers de ma retraite. Ils m'ont dit que cela n'existait plus.

Je suis un ancien de Belfort, ça a vachement changé le quartier, y a plus de marché plus rien.

Aujourd'hui j'habite Wazemmes, je suis né rue Paul Lafargue.

Daniel Delaval :

J'ai commencé en juin 78.

Ici c'était le modelage, avant on avait des modèles de fonderie. Le métier essentiellement masculin était de faire des modèles en bois. Et on y coulait la fonte en fusion. On a gardé le bâtiment avec ces poteaux métalliques. C'était un stockage de modèle.

Ici on a une charpente en bois, qui est assez typique. Au départ on avait notre propre fonderie. Aujourd'hui les modèles sont chez les fondeurs. Cette partie-là est encore en bois.

Dans chaque atelier on avait un pont roulant.

Au départ les compresseurs étaient verticaux, celle-là a été désignée dans les années 50 et c'est encore ça que l'on fabrique aujourd'hui. Avec ce principe, un moteur électrique qui emmène le volant. Comme un moteur de voiture, vilebrequin, bielle, piston et on comprime dans les deux sens.

Avec une machine qui refroidit par eau, tout ce qui vert c'est l'air et tout ce qui est bleu c'est l'eau. Qui dit mouvement comme une pompe à vélo, dit échauffement donc ces cylindres sont les pièces de fonderies les plus complexes à usiner. Les modèles de fonderies en bois étaient capables de faire en sorte qu'il y ait des soupapes. Qu'il y ait la chambre de compression dans lesquelles il n'y ait pas de fuite. Parce qu'il ne s'agit pas qu'il y ait de fuite, que l'eau aille dans la chambre de compression.

Dessinée par des gens qui avaient un vrai savoir-faire.

Le principe est toujours le même, aujourd'hui on fait du 4 cylindres. Ces machines-là ont un intérêt, c'est par rapport à du rotatif qui s'arrête à 10, 13 bars. Ces machines là avec bielles, pistons, refroidit par eau on arrive à comprimer 300, 400, 500 bars. Une machine avec un petit cylindre refroidit par air, on a 350 bars de pression.

On fait essentiellement des compresseurs d'air, parce que le gaz est gratuit, mais on fait aussi du Co2, azote, de ch4 méthane, hydrogène industrielle.

A l'époque la maison qui est à côté, était la maison du patron Jacques Crépelle qui est un hôtel désormais, avec le garage du chauffeur.

En 2016 on a failli me faire déménager l'usine. On m'a dit il faut déménager, mais en fait j'ai trouvé nulle part. Parce que la résistance au sol c'est souvent ça qui a pêché. Et la puissance électrique, ici on a des machines de 500kw et on a 1méga watt. Trouver une telle puissance c'est compliqué, le levage, jamais trouvé. La hauteur sous plafond, jamais trouvé et puis le sol, là j'ai un chariot qui fait 55 tonnes et les charges c'est 18 tonnes. Donc quand vous avez sur 4 roues 70 tonnes, nulle part je n'ai trouvé. Donc on m'a dit, on reste ici, d'où maintenant que l'on fait des travaux à nouveau.

On fait à la fois des machines sur des châssis mécano-soudés et à la fois sur des dalles bétons. Parce que le problème du mécano-soudés, c'est qu'il faut un sol plat et il faut le splitter dans le sol. Sinon elle bouge. Que la dalle c'est plug and play, on la pose et il ne se passe plus rien parce que la dalle a été conçue pour enregistrer tous les problèmes pulsatoires. Parce qu'une machine qui vibre elle casse.

On a un régulateur à boule de la machine à vapeur.

Philippe Desrousseaux :

On était toujours entourés d'usines et de puanteur de moutons ou de tannerie. Il y avait des endroits où tu passais à côté des usines, même le week-end c'était à vomir. Nous, on était gamins c'était à vomir, dans le quartier des entrepôts de La Redoute, entre les deux il y avait des lainiers donc ça sentait la laine de moutons. Avant qu'elle devienne un pull, ça pue.

Soit on était habillés en blouse bleu quand on était au bureau, et la blouse grise avec le « S » de Sernam dans le dos en rouge. C'était pour travailler, pour être reconnu par les clients, par les patrons par les visiteurs.

Les trains arrivaient et ils étaient déchargés par Novatrans. Les camions ramenaient les containers, les grues les mettaient sur les trains. Et les trains quand ils arrivaient ça repartait en camion c'était un échange. Les marchandises qui arrivaient des 4 points cardinaux. Lille c'était la plaque tournante de la marchandise.

C'était un roulement de camion de 5h du matin à 23h du soir.

A la SNCF chaque gare, il y avait une bibliothèque. La BCPC, on avait des listes avec tout le fond de la bibliothèque de Paris. On mettait les références sur une feuille, on mettait la feuille dans un colis cartonné avec une ficelle. On avait un petit carton avec mon nom et mon lieu de travail, on le donnait au facteur du Sernam, lui il le mettait dans le train ça partait à Paris, là c'était traité et on recevait le livre commandé.

J'ai lu énormément de livres grâce à ça.

La BCPC de Paris c'est immense, ils ont un fond immense, immense. Il distribuait toutes les petites gares, même un poste où il n'y avait que 2 personnes. Il y avait des revus, romans, du jardinage, du bricolage aux romans d'amour, tout ce que l'on peut trouver dans une bibliothèque. Mais c'était par correspondance, donc ça passait par le service facteur de la SNCF.

En 2000, quand on m'a dit reconversion parce que le Sernam allait fermer. On nous a fait visiter les ateliers d'Hellemmes, les guichets de Lille, les aiguillages, la circulation pour nous faire choisir, parce qu'il fallait que l'on vienne. C'était à nous de trouver un poste, après on pouvait. Les guichets vont fermer, on va mettre des automates. Ça je ne connais pas, ça ne m'intéresse pas. Pourquoi pas contrôleur, j'ai passé l'examen et puis j'ai roulé comme contrôleur pendant 16 ans. J'ai donc visité toutes les villes de France où il y a des TGV.

Gérard Destur :

Ce ne sont pas des pots Gallo-Romain mais des pots en terre cuite contenant de l'acide. Dessus il y avait des grilles en plomb et encore au-dessus du fumier de cheval. Le plomb s'oxyde, on le battait, on récupérait l'oxyde de plomb et on le mélangeait avec de l'huile de lin pour obtenir la céruse.



France Durot :

Née à Lille Moulines il y a plus de 7 décennies.

J'habitais dans la rue où il y avait les filatures Wallaert et Leblanc, on habitait là, ma mère travaillait là. Toute petite, j'allais à l'école par-là, je passais devant les filatures. Je voyais les gens qui avaient leurs pauses le midi, je voyais les gens sortir de la filature Wallaert. Je me rappelle de ça.

J'habitais dans la rue où il y a maintenant l'hôpital St Vincent. J'ai vu construire St Vincent. Avant c'était l'Arsenal avant, j'ai vu démolir l'Arsenal. Les bus à 5h le matin je ne les voyais pas, mais j'ai vu les bus le soir parce que les gens finissaient à 21h. Donc je voyais les bus arriver pour reprendre les gens des mines. L'après-midi c'était les gens des mines et le matin c'était les gens de la région.

Après mon père est parti travailler la nuit chez Crêpe Willot, où on fait les bandes, les pansements, le coton et tout ça à Wasquehal. Ma mère a travaillé la nuit à Wallaert, mon père aussi. Ils travaillaient à la filature mouillée. Ils ont aussi travaillé chez Leblanc.

J'ai travaillé à La Madeleine à la teinturerie, chez Boussaque qui était aussi une filature. Et là, il y avait pour dire l'heure, à 8h ça sonnait. J'étais au laboratoire teinturerie au retrait au lavage, ça consistait que je devais couper des morceaux de tissus, de 50 cm, je les lavais, je les passais à la presse et une fois qu'ils étaient secs, je les remesurais pour voir si le tissu avait élargi ou c'était rétréci. Après j'étais à la filature, j'étais sur une machine et là il y avait des éraillures sur le tissu. Et moi avec une pince j'essayais de remettre bien le tissu pour éviter de perdre des tonnes de tissus, parce que si vous laissez partir des pièces de tissus éraillés comme ça, après à la vente ça n'ira pas.

Le soir je conduisais mon père jusqu'à l'arrêt de bus, il prenait le bus rue de Douai. Et puis il allait jusqu'à la gare, après le Mongit jusqu'à Wasquehal. On a vu abattre l'église de la place d'Hélio, y a plus de marché, y a plus qu'un marchand maintenant, Kader est toujours là. Le mercredi et le samedi y avait un marché avant. On faisait la queue à la Chevaline et il fallait une bonne heure.

C'était notre vie, notre jeunesse ça ! On a été élevé là.

Y avait Pierchon au coin de ma rue, c'était des camions jaunes. Et ils avaient aussi des chevaux, j'ai vu des chevaux s'emballer dans la rue. Le livreur de bière le jeudi, avec des chevaux.

Le livreur de charbon venait livrer chez ma mère, il traversait la maison. Il criait dans les rues : « Carbon, carbon... »

Francis Legros :

Je suis rentré à Cocard en septembre 1961 à 17 ans comme tourneur, après le centre d'apprentissage Francisco Ferrer.

3 ou 4 jours après être embauché, il y a eu une grève. On m'a dit : « P'tit tu tiens la banderole ! » et moi j'ai tenu la banderole, c'était les débuts du syndicalisme. On a défilé autour de l'usine dans les rues de Moulins, tous en bleu de travail. Quatre-vingt-dix pourcents des salariés étaient dehors.

Ils se sont fait racheter par Crane, une boîte américaine. On faisait des vannes pour les champs pétrolifères, ça allait de la vanne de 20cm à 3m.

On était 500 salariés, j'étais tourneur ajusteur, j'assemblais les vannes.

En 64, j'ai été licencié.

Quand il y avait du travail ils embauchaient et débauchaient quand il n'y en avait pas, c'est le système américain.

Le syndicat CGT était très fort, mais à cause des licenciements ils ont eu peur.

C'était les jeunes qui étaient licenciés, on gardait les vieux.

Début 70, l'usine a fermé.

Je ne sais plus à quoi ressemblait l'usine, j'avais 17 ans, ça fait longtemps.



Alain Lobjois :

8 février 1956 né à la Porte des Postes.

On n'avait pas besoin de montre avec Le train de ceinture, - « Tuteeee ! V'la le train il est midi le bazar il passe ».

Moi je suis arrivé par hasard à Moulins, j'avais 17 ans. Je suis rentré à la communauté urbaine de Lille. Je devais peindre des poteaux au Boulevard de Belfort, des coursives on appelait ça. Je devais rester 8 jours. Et en fin de compte je ne suis jamais resté 8 jours, je suis resté 30 ans. Donc j'ai vu Moulins évoluer. Alors quand je suis arrivé à Lille, à Moulins mon 1er employeur, c'était une entreprise de peinture qui s'appelait Téfri. Et mon 1er logement j'ai dormi dans un grenier, au-dessus de mon patron. Alors au bout d'un mois, je me suis dit l'autre il va me pister du matin jusqu'au soir. Je suis parti comme ça, j'ai fait ma vie comme ça, je me suis débrouillé tout seul.

Je suis resté à Moulins et j'ai vu le quartier évoluer, j'ai vu des courées disparaître, ils ont construit des logements. Au Boulevard de Belfort ils ont fait des petits appartements de 3 ou 4 étages.

J'ai passé ma vie ici et pourtant j'étais pas d'ici, j'habitais au coin de la rue Gambetta et Massena.

Aux anciennes Halles à Lille on rentrait à 3 ou 4 h du matin. Et on buvait la soupe à l'oignon, on faisait tous les bistrots de la place. On rentrait quervé, on prenait 2 soupes à l'oignon et on était tranquille, ni vu ni connu. Mais on a toujours été au boulot.

Au marché de la place d'Hélio, on faisait le tour de la place, la première fois on faisait le bistrot on faisait nos courses et on finissait au bistrot.

C'était la meilleure vie, on n'avait rien mais avec rien on faisait tout.

J'habitais chez ma grand-mère pendant 3 ans à rue Masséna, et quand je rentrais du boulot j'avais l'habitude d'aller au bistrot du coin. Et j'ai ma grand-mère, elle arrive, elle avait son tablier tout gras.

Et elle dit : « Alain, y est l'heure ! » Mais elle est venue avec sa louche à soupe. « Alain il est 20h, il faut y rentrer ! » « Oui mémé attends je finis mon verre, j'arrive. » Mais le lendemain quand j'allais boire un verre, le copain il disait : « Alain dépêche il va être l'heure ta grand-mère elle va arriver ». J'ai voulu lui payer un verre mais elle n'a pas voulu. Et je vous assure tout ça, ça a fait le tour du quartier. Alors on me disait : « Alors ta mémé, toujours avec sa louche, t'es pas encore rentré, dépêche'te ! ».

J'ai connu des brasseurs à cheval, et bien le cheval il s'arrêtait à tel endroit pour aller boire un coup.

Va faire ça avec une voiture, tu peux pas. Le cheval il savait.

Y avait de la vie à Moulins !

J'ai travaillé à Dujardin, je faisais des peintures sur machines. On faisait des gros moteurs, des gros trucs. C'était au début 76, j'y suis resté 6 mois, après je suis allé dans l'administration.

C'est malheureux, mais y a eu la misère des personnes qui ont travaillé là. Tout ça pour ces gros industriels, eux ils ont gagné de l'or sur notre pomme. Et nous on a plus d'histoire, on a plus rien derrière. C'est pour ça c'est pas logique, en somme y a plus de mémoire.

Philippe Malfait :

61 ans que j'habite à Moulins, mon grand-père, mon père et ma mère ont travaillé chez Wallaert. Mon père a travaillé chez D'Halluin, il m'a fait rentrer comme stagiaire. J'étais à la ferraille, je coupais à la ferraille. J'ai travaillé à la fac de droit dans les grosses œuvres et aussi à l'hôpital St Vincent, dans le bâtiment.

J'ai connu mon père, je remplissais sa musette pour aller au boulot. Je mettais son café, son petit flash de bistoule. Ma mère lui faisait des casse-croûtes, des grosses tartines comme ça... avec les plaques de chocolat dedans.

J'habitais à Belfort, quand le train de ceinture il passait devant moi et mon frère on s'accrochait sur le train et on allait jusqu'à la gare St Sauveur. -« Eh ! Vla le train aller on y va ! » On était une vingtaine.

Nous à la piscine on avait le jardin botanique, y avait le grand bac.





Louissette Moncheaux :

Quand j'ai eu mon certificat d'étude, c'est là que ma mère elle avait fait une lettre au président Charles de Gaulle, pour avoir une dérogation pour que je puisse travailler. On avait pas beaucoup d'argent, c'est pour ça que je devais travailler. J'avais 13 ans.

J'ai commencé à travailler à 13 ans à Delesalle Desmet à Lomme, en filature. J'étais continueuse à filer (fileuse).

J'étais bien accueillie, surtout par les filles des mines. Y en avait une qui me donnait toujours un coup de main quand il y avait la rafe. La rafe, c'était la poussière des fils, il fallait tout le temps nettoyer les machines.

On ne devait pas avoir les cheveux détachés. Il y a eu un soir où une fille s'est décoiffée, mais ses cheveux se sont pris dans les bobines. On a dû arrêter la machine car ça commencé à lui arracher le cuir chevelu.

Pour enlever la bobine quand elle était pleine c'était une pédale pour l'arrêter, et remettre un tubino vide. Mais il y avait beaucoup de pédales de cassées, alors là il fallait aller vite parce que on ne pouvait pas l'arrêter, il fallait l'attraper à la main et faire tout de suite le nœud. C'est comme ça que je me suis pris le doigt dans le fil et que je me suis coupée.

Michel Moncheaux :

Une fois que tu avais ta caisse à outil et que tu savais faire un petit chantier, tu pouvais te débrouiller tout seul.

J'ai commencé à 14 ans comme manœuvre, en arrivant il fallait sortir les outils, les mettre sur l'établi. C'était très dur, si tu arrivais 2, 3 minutes en retard, la première fois cela allait, la deuxième fois il te disait « Tu vas à la société » et là tu étais dehors, fallait pas arriver en retard.

Dans le temps fallait pas louper un samedi, il était ouvrable. Tu devais aller bosser, ça faisait 70 heures semaine, avec les déplacements. C'est pour ça que l'on gagnait bien parce que l'on faisait beaucoup d'heures.

A Usinor Creil, je travaillais à 25m de hauteur.

J'ai fait le chauffage des stations essence Boulevard Carnot, c'est là que j'ai trouvé un pendu. J'y ai pensé longtemps, je le vois encore... je vois encore le truc. On avait construit la station, avec des appartements au-dessus, et dans le bas il y avait un local poubelle. Du vendredi j'avais mis ma rallonge électrique derrière le tube de l'évacuation du local. Pour que lundi, je puisse mettre la lumière pour le monteur en chauffage. Et quand je suis revenu du lundi, les poubelles étaient bougées de place, il y avait un parpaing par terre et quand je me suis levé je l'ai vu pendu avec ma rallonge. C'était un clochard, qui allait dormir là. Et là ils m'ont changé de chantier. J'avais 14, 15 ans.

J'avais ma licence à l'autogène, soudobrassage c'est pour le cuivre, oxyacétylénique ça c'est pour le chalumeau, TIG et Arc c'est la même licence. Le TIG, tu as une poignée avec une baguette en alu, en inox ou en fer. Dans ta pince tu as une pointe de tungstène, tu es toujours obligé d'avoir une meule avec toi.

Mes moments préférés, c'était de faire des grosses chaufferies. D'ailleurs, j'espérai le lundi pour aller au boulot.

J'ai soudé toute ma carrière, mon directeur ne voulait pas me laisser partir en retraite parce que je travaillais bien. J'ai arrêté parce que je n'aurai pas gagné plus. On ne faisait plus de déplacement et tout était sous-traité, les sous-traitants faisaient le plus gros du boulot et nous, on faisait les bricoles. Et moi ça me plaisait pas.

Dans les usines, les sous-traitants ils sont mal vus parce que les patrons leurs donnent les plus gros boulots. Comme ça ils sont toujours obligés de bosser, pour pas les payer à rien. Voilà la technique des patrons. Parce qu'un un sous-traitant il bosse, il n'arrête pas. Parce qu'il a autant de temps pour le faire. Nous aussi on avait un temps pour le faire, mais nous on pouvait encore déjeuner le matin et à 16h tu pouvais manger une tartine.

Le dernier chantier que j'ai fait avant de partir en retraite, et d'ailleurs j'ai encore les plans, c'est la chaufferie de La Voix du Nord. Et j'ai eu des félicitations par le directeur, qui m'a dit Mr Moncheaux. Parce qu'on s'était fait racheter, et les nouveaux voulaient nous mettre dehors. Alors on devait chercher du boulot, j'ai donc expliqué ça au directeur. Il m'a dit « Si c'est ça, vous venez avec les nouveaux patrons et je leur ferai voir votre travail dans la chaufferie ». C'était gentil.

A Lyon, l'électricien il s'est trompé il a mis la terre à une phase. Donc en haut de l'échelle lorsque j'ai soudé, quand j'ai mis ma baguette, je suis resté collé, mais collé... Mon chef de chantier, il lui manquait un outil, il est revenu dans le bâtiment. En me voyant hurler, il a tout de suite débranché le poste à l'arc. Et de là j'ai dû avoir quelque chose au cœur, j'ai trop dérouillé en restant collé. Je faisais déjà de l'extrasystole, donc après ça s'est aggravé.

J'ai appris à souder avec un gars qui revenait du Congo, un chef. Il m'a fait voir comment il fallait souder, il m'a même appris à utiliser plusieurs baguettes dans ma pince. J'en mettais 3 dedans, j'en pliais 2, je soudais avec une. Et une fois que j'avais fini le petit bout de cigare, hop je remettais une baguette comme ça c'était toujours chaud. Il n'y avait pas de reprise, parce que quand tu arrêtes une soudure, t'as une reprise. Il était gentil, même quand j'étais à l'armée il a pris des nouvelles de moi. René il s'appelait.

Bernadette Moutiez :

J'ai travaillé dans la couture et dans la confection. Mécanicienne en confection.

On s'est fait voler, on a tout perdu. Tout a été vendu, tout est parti.

Et ça s'est fait petit à petit, les gens ne se sont pas figurés que c'était important. On faisait du beau boulot, et petit à petit c'est parti.

Moi je travaillais dans une confection, ça se faisait à la chaîne. J'ai monté les manches à la chaîne, fallait que je me grouille, il fallait du rendement. Toutes les 2 minutes et demie, il y avait un costume qui tombait. C'était des beaux costumes.

Quand je suis rentrée là-dedans j'étais toute jeune, j'avais été à Valentine Labbé apprendre mon métier pendant 3 ans. Et bin je vous assure, je n'en revenais pas, c'est tout autre chose. Cette confection à la chaîne, avec des bacs qui vous passent à côté tous les 2 minutes et demie.

Je n'avais presque jamais travaillé, et j'étais jetée et il fallait que je me dépêche sinon on était envahi.

C'était dur, pour moi c'était dur, et bien les souvenirs c'est ça, c'était la dureté du travail.

On était pas payé, j'avais honte de donner mes sous à ma mère. J'avais une sœur qui disait « Travailler pour gagner que ça, t'as qu'à rester à la maison ». Alors que tous ceux qui étaient dans les bureaux. Moi j'ai connu les deux. J'avais un frère électricien au chemin de fer à Lezennes.



Joël Nis :

J'ai travaillé pendant 27 ans à DMC, fil à coudre. J'ai commencé rue de Londres comme cariste à Loos, ensuite le garage a été fermé je suis devenu magasinier rue potier et ensuite l'usine est revenue rue de Londres et j'étais magasinier rue de Londres.

21 ans de syndicalisme et occasionnellement gréviste, j'étais membre de la fédération textile nationale j'avais des contacts dans les textiles principalement dans la région mais un peu partout en France, pour défendre les intérêts supérieurs des salariés.

Il fut un temps que je n'ai pas connu car je suis trop jeune où les ouvriers de DMC devaient aller à la messe. Et s'ils ne sortaient pas avec le bon de messe et bien ils n'étaient pas réembauchés du lendemain. Mais c'est vieux tout ça, c'est très vieux.

Les œuvres sociales et culturelles de l'entreprise, on avait 2 équipes de football chez DMC. Il y avait un championnat corpo. Les matchs c'était le samedi ou le dimanche.

Quand j'ai commencé chez DMC j'étais homme de cours. Je balayais la cour. Et comme j'avais mon permis de conduire et qu'un cariste a pris sa retraite j'ai passé mon permis cariste. Et je déchargeais les balles de coton avec un clark à pince. Une balle de coton c'est 360 kilos et je prenais 2 balles à la fois. Et quand c'était déchargé on prenait un diable, il était en chêne avec des roues en fonte. Il faisait à lui seul 150 kilos, et on prenait la balle de coton de 360v kilos avec un diable de 150 kilos. A chaque voyage on avait 510 kilos sous les bras et on allait porter ça au magasin en marchand. On avait une tripotée d'ouvriers qui faisaient ça. C'était excessivement lourd.

DMC avait une plantation en Égypte, mais en fonction de la qualité du fil que l'on voulait produire, on avait aussi du coton Californien, et tout à la fin tout était chinois.

On avait aussi une petite production en Colombie. D'ailleurs, on a eu un patron qui était venu à Loos, et comme j'étais au garage il fallait aller le chercher avec sa voiture à la gare de Lille. Seulement c'était une Jaguar de 36 chevaux. Alors pour respecter le code de la route, je me mettais en 1ère et freinais pour respecter la vitesse.

Ensuite quand le poste du garage a été supprimé, je suis devenu magasinier, avec un chariot auto-porté. Et là on avait les bacs dans lesquels il y avait du fil semi fini, donc des bobines de fil. Et mon rôle c'était en fonction de ce qui était demandé pour les machines. De fournir ce qui était demandé, du tergal, du coton bleu, blanc, rouge, vert...

Une grosse partie de ma vie en entreprise, c'était le syndicalisme.

Comme j'étais leader syndical et à la fédération, on avait été à Lyon contre la fermeture d'une entreprise.

Il y avait de tout à DMC, KBC c'était la filiale Allemande qui faisait des tissus imprimés. Descamps du linge de maison, Bergère de France la laine, Royale des canevas, Mulhouse de la mercerie. Et à Loos on faisait du fil pour l'industrie.

On a fait énormément de manif, l'anecdote c'est un cadre qui a fait nos banderoles pour manifester contre l'entreprise.

Là, c'est le dernier magasin que j'ai fait chez DMC, celui des produits finis. Là, le fil est mis en cône et ensuite emballé et expédié dans les petites boîtes. Après ça partait dans les camions et ça quittait l'entreprise.

J'y suis rentré à DMC en 1978 et je l'ai quitté en 2005.

Pour que la production soit maintenue, comme il y a le smic, les ouvriers ne pouvaient pas être payés moins que le SMIC. Mais le salaire conventionné était inférieur, et les patrons assez vicieux disaient « si vous produisez beaucoup vous aurez le smic et sinon vous ne l'aurez pas ». Ça permettait de maintenir une production plus dense, alors que c'était faux qu'ils produisent plus ou moins. A la limite ils étaient licenciés parce qu'ils ne produisaient pas assez. Mais ils étaient payés tout de même au salaire de légal. C'est pour ça que dans la plupart des conventions collectives, le salaire minimum de base est inférieur au SMIC, dans toutes les conventions collectives. Et dans le textile et la confection, toutes ces conventions étaient largement inférieures au SMIC. Et donc quand il y avait du chômage on était pas rémunéré sur le salaire que l'on gagnait mais sur les minimas sociaux. Donc sur une base salariale moindre que celle que l'on gagnait réellement.

Ce qui fait mal au cœur c'est qu'elle n'existe plus cette solidarité. Elle a été cassée et pour casser cette solidarité, le patronat a fait en sorte qu'il n'y ait plus personne pour être solidaire. Pour ça que toutes les grandes entreprises ont fermées. Et quand il y avait une grande entreprise, que l'on était 1000, 1200, et bien quand il y avait une grève tout le monde sortait. Maintenant si vous êtes 10 dans une boîte vous êtes beaucoup. Et il n'y a même plus d'ouvriers, ce sont les ingénieurs qui font tourner les usines.

A 5h du matin, je reçois un coup de téléphone, me disant « Viens vite ils sont en train de démonter les machines ! ».

On a délocalisé la misère.



Philippe

Mon plus vieux souvenir c'est en filature avec Isabelle Aubrai, elle travaillait comme fileuse et à chaque fois qu'elle travaillait, elle chantait. On lui disait tu ne peux pas arrêter ton crin crin. C'est une habitude qu'elle avait de chanter tout le temps. Et j'ai travaillé avec son père qui était ingénieur, chez Lemaire-Destombes à St André, filature de lin et de coton.

J'y ai fait de la mécanique, du filage et j'ai fait du mouillé, comme on disait. Sauf qu'au mouillé il fallait mettre les poids derrière les machines, car il ne fallait pas les arrêter. Donc les machines elles tournaient, elles tournaient, il fallait trouver le poids pour mettre plus de pression sur le lin. Derrière il y avait un contre poids, et le contre poids il fallait mettre des poids, donc la machine on ne l'arrête pas et on accrochait le poids ou plusieurs poids, ça détend de la tension du fil.

J'avais 18 ans.

Et après j'ai travaillé chez Daboum à Marcq-en-Bareoul, le roi du badaboum, c'était pour la métallurgie. Y a eu pas mal de blessés. On prenait les poutres, c'était dangereux, y a eu beaucoup d'accidents.

J'ai commencé à 14 ans, je faisais le mécanicien d'entretien, je déchargeais les camions, j'étais un homme à tout faire, j'étais manœuvre.

Et après j'ai été à la DDE pendant 42 ans, mécanicien d'entretien et après j'étais sur les chantiers. Je faisais couler le bitume, peinture, désherbage, mettre les panneaux, les glissières de sécurité. C'est pour ça que je n'ai plus de poumon, à cause de la pollution, à cause de la peinture, des détergents, du salage en hiver.

J'ai un copain qui a été écrasé par un camion sur un chantier. Les flics quand ils sont arrivés la première chose qu'ils ont fait c'est de faire une prise de sang à tout le monde. On a arrêté le chantier et on est retourné au centre. C'était pas beau à voir, mais quand on voit un cadavre sous un camion ça fait mal au cœur. Et après reprendre le véhicule pour rentrer et bien c'était parce que les vitesses elles craquaient. On travaillait sur l'autoroute par tous les temps. J'ai peut-être plus de poumons mais je suis encore là.

Nous c'était surtout des glissières de sécurités que l'ont réparait, que l'on boulonnait. Une glissière fait 50 kilos, vous la portiez tout seul et les copains, ils étaient en train de mettre les boulons avec des clefs.

Au début où j'ai travaillé au salage, c'était des pelles à charbon. On était derrière le camion, parce que l'on avait pas de saleuse. Puis on a eu des saleuses que l'on commandait du camion. On commençait à 20h du soir et on arrêtait souvent à 9h, 10h, on bossait toute la nuit. Je faisais tout le périphérique, toute l'autoroute, l'A23, l'A25. Le seul moment de détente c'est quand il chargeait le camion. On cassait la croûte et on buvait un café, on pouvait se réchauffer.



